

L'ECHO DES BOIS-FRANCS.

ORGANE DU COLON

AUGUSTE BOURBEAU, Editeur-Propriétaire

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DENIS LEBLANC, imprimeur.

Feuilleton de L'ECHO.

Mémoire d'un Notaire

(Suite)

III

L'ATTENTE

Après avoir quitté Julie Thibault, Gaston de Tervaz tout en s'acheminant vers Villeneuve, se demandait tristement ce qu'il avait à faire. Plus il était décidé en attendant un strict incognito. L'affaire x soupçon, dont il ne pouvait se défendre à l'égard du vicomte de Varni, cette renommée sinistre, le vague et effrayant prestige de cette puissance sans bornes, de cette volonté sans frein, tout prouvait à Gaston combien il devait tenir à rester inconnu, tant qu'il séjournerait dans le pays.

Livrée à ces préoccupations qui venaient s'ajouter à sa douleur et augmenter le désordre de ses pensées, M. de Tervaz se trouva sans apercevoir, arrivé à Villeneuve. La nuit était si noire, qu'il y voyait à peine pour se conduire. La rue où il entra, et qui aboutissait à l'auberge où il avait laissé son cheval, était déserte; aucune lumière brillait aux fenêtres; aucun murmure ne sortait de ces maisons, qu'on eût dit dépeuplées ou habitées par des spectres. Les pas de Gaston retentissaient dans les escaliers et dans le vide, et ces pas sonores semblaient se répéter derrière lui, à mesure qu'il avançait.

Tout à coup pendant qu'il longeait une haute et sombre muraille coupée vers le milieu par une large porte ogivale, un bruit étrange frappa son oreille; c'était un chant grave, mesuré, s'élevant et s'éteignant par intervalles. Bien qu'assourdi par l'épaisseur des murs, ce chant, tantôt formé par une seule voix, tantôt repris en chœur et à l'unisson, arrivait distinctement jusqu'à Gaston, grâce au calme profond de cette heure silencieuse; il écouta plus attentivement et il entendit une voix mâle et forte entonner le premier verset du beau psaume :

In te Domine, speravi... Inclina ad me aurem tuam, et salva me!

C'était des religieux qui chantaient l'office de nuit.

Rien ne saurait rendre l'effet que ces voix lointaines, ces hymnes d'espérance et de prière, produisirent sur l'âme déchirée de Gaston. Il se souvint alors avoir entendu dire qu'il y avait à Villeneuve une Chartreuse célèbre; il comprit que le hasard l'y avait conduit, et que nulle part il ne pourrait trouver hospitalité plus discrète et plus sûre.

Il frappa; on lui ouvrit et sans qu'il eût à subir aucune question, il fut conduit dans des cellules réservées aux voyageurs.

La Chartreuse de Villeneuve, dont il ne reste plus maintenant que des vestiges et dont les murailles, par une sorte de permission providentielle ceinturent et abritent aujourd'hui le quartier le plus pauvre de la ville, s'étendait à mes côtés dans une situation pittoresque et charmante. Les cellules avaient vue sur un vaste panorama, formé par les montagnes lointaines, Avignon, le Rhône, l'île de la Barthelasse, et auquel servait le premier plan la jolie vallée de la méjane et les arbres de la rive. Au dehors, tout était riant; au dedans, tout était paisible; les heures s'écoulaient, amenées par le retour régulier des mêmes passe-temps des mêmes travaux, des mêmes et des mêmes exercices; et cette vie égale, combinait sa douce monotonie avec cette atmosphère seraine, avec ce beau paysage, formait un harmonieux ensemble où se fondait en se complétant l'un par l'autre, le calme de la nature et celui du cloître.

Le lendemain, Gaston de Tervaz, en se réveillant dans sa petite cellule bien silencieuse et bien blanche, se crut un moment le jonc d'un rêve. Le froid brouillard de la nuit s'était dissipé; un joyeux rayon du soleil arrivait jusqu'à son lit; mais son premier regard rencontra une mâle et sombre figure qui le ramena au sentiment et au souvenir de la réalité: c'était Claude Rioux.

Claude, qui apportait chaque jour à la Chartreuse le produit de sa pêche, et qui, par conséquent jouait un rôle d'autant plus essentiel dans les cuisines du couvent, qu'on y faisait maigre toute l'année, était venu de grand matin à Villeneuve. Il avait vu à l'auberge le cheval laissé par M. de Tervaz, et de questions en questions sans commettre d'imprudence, grâce à cette sagacité d'induction, familière aux paysans comme au sauvage, il avait fini par deviner que Gaston n'était pas parti et par se douter de l'asile qu'il avait choisi. Retourner à Avignon, voir Julie, la députer auprès de Mme de Varni, prendre ses commissions, revenir à la Chartreuse, avait été pour Claude l'affaire de deux heures. Profitant de la liberté qu'on lui laissait dans l'intérieur, il était monté à la cellule de M. de Tervaz, et il se tenait debout à son chevet, attendant le réveil de notre héros qui, malgré notre série d'émotions et de douleurs, avait fini par s'endormir vainement et brisé par la fatigue.

Voilà comment le premier visage qu'avait rencontré les yeux de Gaston avait été celui de Claude Rioux; voilà pourquoi le premier objet qu'il vit à sa main en se levant vers Claude fut une lettre de madame de Varni, cette lettre était conçue en ces termes :

"Vous vivez, et je suis mariée; telle est l'idée qui domine l'affreux choix de doutes, d'étonnement et d'angoisses, de désespoir dans lequel je suis plongée, vous vivez et vous avez le droit de m'appeler parjure, moi qui n'ai jamais menti; de m'appeler lâche, moi qui n'ai jamais failli; de m'appeler infidèle moi qui n'ai aimé que vous, moi qui, portant le nom d'un autre, ose encore vous dire que je vous aime."

"Vous le savez il y a deux ans nous reçûmes ici la nouvelle de votre mort; nos amis eux-mêmes y croyaient; moi seule je demeurai d'abord incrédule; malgré des probabilités cruelles qui ressemblaient à l'évidence, une voix intérieure, plus puissante que tout, protestait en moi contre cette certitude; elle me disait que vous viviez, que ce cœur qui s'était donné à moi, et que j'avais accepté, n'avait pas cessé de battre. Superstitions ou pressentiments, il me semblait qu'on ne mourait pas ainsi quand on était ainsi aimé; il me semblait qu'à travers l'éloignement et l'espace, j'aurais dû recevoir quelque avertissement sur humain, et comme le contre-coup de cette mort qui me flançait à un tombeau."

"Cependant, lorsque des semaines et des mois se furent écoulés sans amener aucun incident aucun indice qui démentit les premiers bruits; lorsque votre silence eût confirmé ce bulletin funèbre auquel j'avais refusé de croire, il fallut bien me rendre et partager enfin l'opinion de nos amis. Quelles furent alors mes tortures, avec quelle dévorante alternative d'abattement et de révolte je luttais encore, cette conviction terrible qui pénétrait peu à peu dans mon âme comme un poison lent dans les veines... Oh! mon ami! ce souvenir seul fait trembler ma main; n'exigez pas que j'essaie de vous le peindre; si vous étiez là, à mes côtés, je le dirais: Regardez-moi! et je serais comprise et pardonnée!"

"Je ne doutais plus, je n'espérais plus, mais j'espérais encore et ma pensée ardente, obstinée, errait sur l'Océan, cherchant la place où vous étiez tombé pour s'y ensevelir avec vous lorsque cet affreux malheur vint s'ajouter un malheur nouveau malheur plus affreux peut-être. M. de Varni, dont je vous avais quelquefois parlé comme d'un ennemi de mon père, revint à Avignon, après quelques années d'absence. Il me vit et il m'aima. Vous ne savez pas, Gaston, ce que c'est que l'amour dans ces âmes violentes, dépravées que rien n'arrête ou n'épouvante quant il s'agit d'assouvir leurs ardeurs févresques. L'amour de M. de Varni devint bientôt une de ces passions implacables. Sous prétexte d'une réconciliation avec mon père, d'une transaction au sujet de leur grand procès, il trouva moyen de nous faire une visite. Il me vint forcé de l'accueillir. Nous nous mesurâmes du regard et je me sentis la plus faible;

cette physionomie impérieuse et altière me glaça malgré moi. Instinctivement je compris cet amour bizarre, dévorant, fatal à qui l'inspire, funeste à qui l'éprouve, plus voisin de la colère que de la tendresse et de la haine que du dévouement je fis à M. de Varni l'honneur de le haïr et de le craindre; c'était plus que je n'avais fait pour personne."

"J'eus bientôt des sujets de craintes plus précises; à ma grande surprise, je voyais mon père recevoir M. de Varni avec des marques d'empressement et de déférence. Incapable de dissimuler, je lui en demandai la cause, lui rappelant leur vieux griefs, les dissensions des deux familles, en témoignait pour le vicomte une répugnance que j'exagérais encore, tant j'étais humiliée, irritée de l'impression qu'il me causait. Mon père qui depuis quelque temps paraissait sombre et préoccupé, commença par m'imposer silence avec une sorte d'autorité contrainte et craintive qui me donna à réfléchir; inquiète et effrayée, je le pressai de questions, et il m'avoua la plaie secrète qui le rongait: nous étions menacés d'une ruine complète, si M. de Varni gagnait son procès contre nous."

Notre fortune, malgré de brillantes apparences, avait reçu depuis longues années de désastres atteintes. Vieilles dettes, trains dispendieux, gestion insouciante, fermiers insolubles, intentions trépassées, tout s'était réuni pour creuser sous nos pas un abîme, prêt à nous engloutir si nous succombions dans cette dernière lutte. La perte de ce procès ne s'était pas seulement la pauvreté c'était le déshonneur; car nos créanciers étaient nombreux, et nous n'avions plus assez pour les payer."

"Vous me connaissez Gaston: la pauvreté m'effrayait peu; mais le déshonneur! mais avoir à rougir devant quelqu'un! cet état me répugnait. Quoique bien ignorante en matière de chicane, je demandai à mon père de me mettre au courant de cette affaire, embrouillée par soixante ans de procédure; et bientôt guidée par cet instinct qui nous fait tout comprendre, à nous autres femmes, je m'assurai que, malgré le crédit de notre adversaire, notre cause était impendable, grâce à une pièce importante à un titre authentique, que mon père avait entre les mains, et qui constatait nos droits depuis plusieurs siècles. Je lui montrai ce titre. Après un minutieux examen, il reconnut que j'avais raison, et un peu soulagé par ma découverte il cessa de me presser davantage."

"Cependant M. de Varni continuait ses assiduités, et sans qu'il y eût encore entre nous d'explication positive, il était clair pour tous trois que le vicomte prétendait à ma main, et qu'il subordonnait à mon consentement sa renonciation définitive à ce procès qu'il tenait suspendu sous entendu révolta ma franchise; un soir, je prie à part M. de Varni, et je lui déclarai que je n'étais pas libre; je lui parlai de vous, de notre amour, de la promesse sacrée que nous avions échangée... Pendant cette révélation, si vous aviez vu sa figure, si vous aviez vu cette expression vindicative et féroce qui se peignait dans ses traits! ou eût dit qu'accommodé à voir tout plier devant ses desirs il eût voulu déjà broyer entre ces mains cette débauche inconnue qui me disputait à lui! Pourtant il se remit à me demander ses détails; Quand j'eus dit que vous faisiez partie de l'équipage du Lys :

"—Mais ce jeune homme est mort! s'écria-t-il. Je le crois, répliquai-je mais je n'en ai pas la preuve, et d'ailleurs... — Et si je vous l'apportais, moi, cette preuve? reprit-il. Je ne répondis rien; trois semaines après, il arriva avec une lettre aux armes de France, qu'il me remit sans mot dire; cette lettre, signée du ministre de la marine, attestait que le 17 juin 1753, à la suite d'un combat inégal contre les Anglais le vaisseau le Lys avait coulé à fond, que tout l'équipage avait péri sans aucune exception; on nommait tous les morts, depuis le capitaine jusqu'aux simples matelots et votre nom y était."

"Je lus attentivement cette lettre; j'y trouvai tous les caractères d'authenticité, puis je la rendis en silence à M. de Varni. — Eh bien? me dit-il. Eh bien, cette preuve ne me paraît que trop concluante; mais je ne me crois pas libre pour cela! J'ai donné mon cœur à M. de Tervaz ce cœur est mort avec lui, et ne peut plus être à personne! — A ces mots, je vis M. de Varni blêmir de rage. Il eut le jour même, un entretien avec mon père dans lequel, précisant enfin la situation il posa, comme son dernier mot, ou mon consentement au mariage, ou la reprise du procès. Vous pouvez imaginer mon ami, quelles furent les supplications de mon père: cette alliance était magnifique, inespérée! Elle remettait à flot notre fortune! Elle terminait des dissensions fatales! M. de Varni était riche comme un fermier général, noble comme le roi; son crédit était immense, son amitié précieuse, sa haine redoutable! — A tout cela j'opposai une résistance énergique. — Je céderais, répondis-je; mais ma réputation je consentirais à épouser M. de Varni, si je croyais possible que nous perdissions ce procès; mais nos droits sont clairs, notre cause est sûre; vous le savez, je vous l'ai prouvé!... Et pour mieux convaincre mon père, je cours chercher les papiers de famille qu'il m'avait montrés un mois auparavant. Désespoir humiliation et colère! le titre essentiel, indispensable, sur lequel reposait toute ma confiance, ce titre n'était plus! Je cherchai je fus partout; je fouillai renversai, brisai les tiroirs; rien rien, cette feuille précieuse était perdue, volée! Dans l'égarement de ma douleur j'osai d'abord soupçonner mon père; fille coupable de sacrilège, je crus que c'était lui qui pour rendre nécessaire mon mariage avec le vicomte s'était dessiné déposséder de cette dernière arme! Je le regardai, et j'eus honte de mes soupçons; il était aussi pâle, aussi troublé, aussi désolé que moi... Plus de doute c'était M. de Varni qui, à prix d'or, avait corrompu un de nos domestiques, et fait dérober ce papier! Mais comment le savoir comment le prouver? comment le faire croire? Quelle était donc cette puissance mystérieuse, invisible, qui devinait tout, qui répondait à tout, qui triomphait de tout? Encore une fois je me sentis ébranlée; ma force et ma volonté tremblèrent devant cette volonté et cette force... Mon père était à mes pieds, me priant d'épargner à sa vieillesse le déshonneur et la honte et le sauver d'un mot, puisqu'un mot suffisait. J'eus résisté à ses ordres, à ses menaces; je fus émue de ses prières de ses pleurs; Je croyais assister d'avance aux conséquences de mon refus; je voyais, image horrible! mon nom, ce nom dont j'étais fière traîné dans la boue par des créanciers irrités; il me semblait déjà que j'entendais les malédictions de tous ceux qui ruineraient notre ruine, que notre pauvreté ferait pauvres! Et j'avais entre les mains la preuve écrite, officielle de votre mort! Mon courage m'abandonna; j'eus peur de M. de Varni, des larmes de mon père, de l'ignominie, de tout... Pardonnez-moi, Gaston! J'eus peur et je dis oui; vous savez le reste!"

"Maintenant figurez-vous deux ennemis mortels qu'on forcerait de vivre enfermés dans le même espace, deux galeux rivés à la même chaîne; telle a été la vie de M. de Varni, telle a été la mienne, après cet affreux mariage. Comme tous les hommes assez riches pour acheter ce qu'il n'ont pas, assez puissants pour briser ce qui leur résiste, M. de Varni n'avait jamais eu ni le besoin, ni l'envie d'analyser les événements, les passions et les caractères; il faut être faible pour se donner la peine de devenir et de prévoir, et c'est pour cela dit-on que les femmes excellent à prévoir et à deviner. M. de Varni n'avait donc pas compris ce qui devait nécessairement arriver, dès que ce lien odieux serait formé: le sentiment bizarre que je lui avais inspiré, cet amour violent, furieux, double d'orgueil, l'avait soutenu pendant la lutte; il s'était proposé ma résistance à soumettre comme une victoire à remporter, un but à atteindre. Mais une fois parvenu à ce but, tout irrita son orgueil, il froissa son amour, sa barrière idéale, plus invincible que nos obstacles réels s'élevait entre nous, et au premier effort qu'il fit pour la rompre, il sentit que j'allais avoir ma revanche et que désormais il serait le plus faible; il sentit que je lui avais dit vrai en lui disant que mon cœur était mort et qu'en essayant de le ranimer, c'était vous encore qu'il trouverait dans ces cendres éteintes. Il avait réussi à éloigner un moment votre fantôme pour arriver jusqu'à moi; succès stérile! Depuis que rien ne nous séparait plus, votre fantôme était revenu là, à nos côtés; pour moi comme une chère et douloureuse image qui me servait de refuge; pour lui, comme une vision vengeresse, victorieuse, inattaquable, qui l'acharnait contre l'impossible! Il y eut des scènes terribles, pendant lesquelles, Gaston, je redevenais cette Clotilde que vous aviez aimée. Cette jalousie posthume, cette colère qui ne pouvait s'en prendre qu'à un nom, à quelque chose de mort et d'inconnu, fut ma fortune et son chatiment. Bientôt, une haine effroyable, profonde au dedans, sourde à la surface, naquit de cette situation et s'empara de toute notre âme... Vraiment! je n'aurais jamais cru pouvoir si bien haïr! L'horreur instinctive que je ressentais pour M. de Varni me rendit clairvoyante; je saisis au vol des indices, des mots qui lui échappèrent, alors que, dans les paroxysmes de rage que lui causait mes froids mépris, il semblait prêt à se trahir, à se vanter du mal qu'il avait fait, à retourner sur son propre cœur une lame visible et empoisonnée! Je crus deviner qu'il y avait entre nous des secrets de scélératesse et de crime; je le soupçonnais, non-seulement d'avoir dérobé le papier que j'avais vainement cherché, mais d'avoir obtenu, par quelque moyen coupable, la lettre officielle qui attestait votre mort; mes conjectures ne s'arrêtaient pas là; je ne trouvais plus ces crimes assez grand pour suffire à M. de Varni; tantôt je m'imaginai que vous étiez vivant, que vous m'aviez écrit et qu'il avait intercepté vos lettres; tantôt c'était lui-même que je regardais comme votre meurtrier; les idées les plus folles, les plus chimériques me traversaient l'esprit comme ces livides éclairs qui font paraître la nuit plus sombre. Sur ces entrelades, mon père mourut miné par le chagrin et le remords il comprenait qu'il m'avait sacrifiée, et que j'étais malheureuse; seule au monde, en deuil de mon père, en proie à mes funestes et dévorantes visions, je me consumais peu à peu; ma santé s'altéra... Gaston! Ce fut ma première joie! Une coquette à qui son miroir dit qu'elle est embellie n'a pas plus de plaisir que je n'en eus en voyant que je cessais d'être belle que mon visage décoloré, ma taille amaigrie n'offrait plus que l'ombre de votre Clotilde! Avec quel bonheur je reconnus chaque jour un nouveau symptôme de la haine de M. de Varni! Tout me rend odieuse à cet homme; le souvenir de ce qu'il a fait pour m'obtenir, les froideurs dont j'ai été l'humilie, la tristesse que j'ai apportée dans sa maison; tout, jusqu'à la stérilité de notre union qui ne donne pas qui ne donnera jamais d'héritier à son nom et à sa race! Voilà ma vie depuis dix-huit mois; maintenant, Gaston, me pardonnez-vous? Voilà ma vie; quelque chose comme un mauvais rêve dont m'a réveillée la voix de Julie lorsqu'elle est accourue pour me dire que vous étiez vivant, que vous étiez ici, qu'elle venait de vous voir et de vous parler! Gaston, il faut que je vous aime bien, que je sois bien sûre de votre amour, pour vous dire ce que j'ai ressenti en apprenant que vous viviez; ce n'est pas de la joie, ce n'est qu'un changement de douleur!"

A SUIVRE.

No 144—Sans perdre de temps

Hâtez-vous de prendre du BAUME BRU-MAL lorsque vous ressentirez quelque embarras dans la gorge.

—On rapporte que l'Angleterre va acheter 50,000 chevaux Etats Unis.



Chez PAUL THIBAUT
A LA MAISON BLANCHE
VICTORIAVILLE

Vous trouverez un assortiment complet de

Sucreries au Prix de Montréal
(Cash ou 30 jours)

HUITRES
Sur Ecaille

FRUITS FRAIS, reçus tous les jours.

LÉGUMES, CONSERVES ALIMENTAIRES, HUITRES.

Poisson Frais reçu tous les jours.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

DEPART DES TRAINS DE LA GARE D'ARTHABASKA A VICTORIAVILLE.

TRAINS ALLANT A L'EST

Express..... 5.40 hrs a.m.
Passager..... 8.45 hrs p.m.
Express..... 11.44 hrs a.m.
Accommodation..... 9.30 hrs a.m.

ALLANT A L'OUEST

Passager..... 7.10 hrs a.m.
Express..... 2.58 hrs p.m.
Express..... 9.15 hrs p.m.
Accommodation..... 11.44 hrs p.m.

Pour billets et informations s'adresser aux agents à la Station d'Arthabaska, à Mde H. Gandot, Victoriaville et à Laverne & Faucher, notaires, à Arthabaska-ville.

Cartes d'Affaires

AVOCATS

CREPEAU & CREPEAU

AVOCATS, Arthabaska-ville, P. Q.
EUG. CREPEAU, C. R.
LOUIS P. CREPEAU, L. L. B.
Téléphone BELL & LAROSE.

J. E. Methot

AVOCAT

Hector Gaudet

AVOCAT

A VICTORIAVILLE.

Bureau: Chez M. Oct. Gaudet.

NOTAIRES

F. X. LEMIEUX

NOTAIRE, Agent de Prêts et d'Assurance.
Bureau.—Bâtisse du bureau de MM. Méthot & Noël, rue de l'église, Arthabaska-ville.
1er avril 1898.—1a.

THEOPHILE COTE

NOTAIRE, Percepteur du Revenu de la Province pour le district d'Arthabaska, Arthabaska-ville, P. Q.

F. V. LESSARD

NOTAIRE, Saint-Patrice's Hill, Tingwick P. Q. Greffé de M. le notaire Larue.

DIVERS



Dr P. N. J. Laurendeau

MEDECIN-CHIRURGIEN

Victoriaville.

Bureau:—En face de chez M. Elz. Richard, Consultations à toute heure.
15 sept. 99.—1 an.

FRECHETTE & Cie

MARCHANDS-GENERAUX

St-Ferdinand d'Halifax, PQ

Bons Marchés

Irresistibles

Magasins à Departements

Z. PAQUET
QUEBEC

Valeur de 20c.
Coton à drap, largeur 72 pouces
Pour 15c.

Valeur de 5c.
Assiettes à tarte, bon ferblanc
Pour 3c.

Valeur de 17c.
Bretelles pour hommes
Pour 11c.

Valeur 60c.
Balance de vêtements toile pour
petits garçons. Pour 35c.

Valeur de 40c.
Point à rideau, riche couleur rouge,
largeur 55 pouces. Pour 17c.

Valeur de 45c.
Belle brillantine noire
Pour 27c.

Valeur de 60c.
Maillots sweaters teinte foncée
Pour 33c.

Valeur de 80 & 65c.
Etoffe à robe, haute nouveauté
Pour 39c.

Valeur de \$1.10 à \$1.50
Souliers pour jeunes filles
Pour 63c.

Valeur de \$1.75
Camisoles et caleçons fil et soie
Pour hommes. Pour 98c.

Valeur de \$3.00 à \$3.75.
Célèbres chaussettes Lynn
Pour \$2 69

Valeur de 30c.
Joli tweed pour vêtements d'enfants
Pour 21c.

Valeur de 18c.
Caton croisé blanc pour oreillers,
largeur 40 pouces. Pour 12c.

S'il vous est impossible de vous rendre à Québec pour vos achats, demandez des échantillons et ils vous seront expédiés par la malle.

UN SEUL PRIX POUR TOUS

Z. PAQUET
165-167-169-171
RUE ST-JOSEPH QUÉBEC

